

"F.I.J.", Eric Rondepierre, Galerie Isabelle Gounod, 48 p., 15 euro.



J'ai eu l'occasion de vous faire partager mon admiration pour l'écriture d'Eric Rondepierre, dont je ne connaissais rien, à ma grande honte. Il me faut maintenant faire l'éloge de son œuvre plastique, car il expose ces jours-ci à la galerie Isabelle Gounod à Paris. Il a déjà une longue histoire dans les arts plastiques. Il a focalisé dans le passé toute son attention sur l'image cinématographique. A l'époque, il a travaillé sur des pellicules anciennes et a retenu le moment où celles-ci étaient l'objet d'un accident ou d'une brûlure. Il s'est aussi intéressé aux sous-titres, qui lui ont permis de faire des compositions avec des phrases énigmatiques sans la moindre image. Depuis, la technologie a fait des pas de géant, et il opère désormais sur des images pixélisées. Cette fois, il provoque lui-même le brouillage de l'image (chose qui se produit d'ailleurs de temps autre sur les écrans de télévision). Nous nous retrouvons donc dans une situation ambiguë, avec d'abord des portraits d'actrices qui sont pratiquement impossibles à reconnaître. Et leur apparition sur l'écran imaginaire de ses planches procure un sentiment à plusieurs facettes : de gêne, en premier lieu, de dérangement (comme quand l'image se trouble tout à coup sur l'écran et devient indéchiffrable), enfin de fascination car cette perturbation provoquée ici par l'artiste détient son pouvoir de fascination. C'est la genèse de l'entrevoir, c'est-à-dire de ce qui est perçu sans être totalement vu. Ce dernier sentiment prévaut quand on observe avec attention chacune des œuvres. Mais il n'annule pas tout à fait les précédents. Ainsi, l'effet produit demeure contrasté et c'est ce contraste qui lui donne toute sa spécificité et toute sa valeur. En effet, le spectateur que nous sommes est placé devant une proposition esthétique qui est impure. Mais impure ne signifie pas sans force ou sans réelle beauté. Elle n'est pas critique, nous révélant plutôt les contradictions propres à ce que peut être la beauté actuelle. Elle répond à sa façon à ce que Charles Baudelaire attendait de l'artiste dans sa représentation de la vie moderne. Plus question ici de mettre en scène la vie parisienne comme l'a fait Constantin Guys dans ses dessins loués par le poète : c'est la métamorphose de notre expérience visuelle que nous délivre le film de notre temps. Eric Rondepierre a d'ailleurs fait subir le même traitement à certains longs métrages connus et appréciés par les cinéphiles. Enfin, je recommande à ceux qui pousseront la porte de la galerie Isabelle Gounod jusqu'au 12 mai de lire le texte que l'artiste y a rédigé. Il nous donne d'ailleurs la clef de ce titre énigmatique qui signifie : *Fixer l'Image Juste*. Ses réflexions sur l'image humaine et sur la perte sont dignes d'être méditées par tout un chacun.

La chronique de **Gérard-Georges Lemaire** (visuelimage.com)